

La revanche de Boris Schreiber

Le livre le plus long de la rentrée – mille pages serrées – est plus une épopée autobiographique qu'un roman.

Le prix Renaudot a été décerné hier à Boris Schreiber pour son roman *Un silence d'environ une demi-heure* (Le Cherche-Midi éditeur). Le lauréat l'a emporté au neuvième tour. Aux scrutins précédents, ont obtenu des voix René de Ceccaty, Philippe Dagen, Eric Holder et Roland Topor.

Il est des promesses qui résonnent comme des malédictions. A quinze ans, Boris Schreiber rencontre André Gide. L'écrivain a cette phrase définitive : « *Tu es un enfant prodige.* »

Comment être à la hauteur d'une pareille révélation ? Telle est la question obsédante qui revient dans l'œuvre de Boris Schreiber. Dans ses romans, tout d'abord, treize au total dont *Le Droit d'asile* et *Les Heures qui restent* (Denoël, 1958), *La Rencontre des absents* (Calmann-Lévy, 1962), *L'Évangile selon Van Horn* (Belfond, 1972) et *Les Souterrains du soleil* (Grasset, 1975). Mais aussi et surtout dans sa trilogie autobiographique, *Le Lait de la nuit* (1989), *Le Tournesol déchiré* (François Bourin, 1991) et enfin ce *Un silence d'environ une demi-heure* récompensé aujourd'hui.

Colère et ironie mordante

Le roman le plus long de cette rentrée littéraire, 1028 pages de colère, d'angoisse et d'ironie mordante. « *Il y a des pages éblouissantes, écrivait André Brincourt dans Le Figaro littéraire du 26 septembre 1996, déchirantes et scandaleuses. On peut aussi, à travers elles, se demander jusqu'où la littérature mérite d'être un scandale, ou plutôt : comment elle peut devenir un virus, une sorte de sida qui vous prive de toute défense immunitaire. Allez savoir où ça s'attrape !* »

Schreiber y raconte son adolescence, de 1936 à 1994, en compagnie de sa mère Genia qui l'adule – « *Tu es un génie* » lui assène-t-elle – et de son père Wladimir, un juif russe exilé, homme d'affaires fantasque et autoritaire.

La famille est ballottée à travers une Europe à feu et à sang. Ils sont à Anvers quand éclate la crise de 29, à Berlin, en pleine ascension du nazisme puis à Paris où ils se réfugient dans les années 30. Pour le jeune Boris, ce sont des années d'apprentissage douloureuses. Il prend conscience de sa marginalité.

Son destin est scellé : nulle part il sera chez lui. Il sera toujours ce « *polack juif, métèque* » méprisé par « *ces enracinés imbus* ». Heureusement, il y a ce journal intime dans lequel il tente de surmonter son désespoir et où il prépare sa revanche. Et surtout sa mère, à qui il fait lire ses premiers balbutiements de plume.

Une mère omniprésente, témoin privilégié de cet ego en train de se forger, de cet homme en devenir. Elle lui avait dit que s'il écrivait un journal, Boris serait deux. Au « je », l'écrivain préfère donc « *Boris et moi* ». Une manière humble de dire sa peur de ressembler au portrait de lui que brosse sa mère.

La guerre éclate. Les Schreiber fuient à Vichy, puis à Nice et Marseille. La mère supprime la mention « *Mosaïche* » (juifs) qui figure sur leurs passeports. Ils se déclarent de religion orthodoxe et apatrides d'origine russe.

Pour le jeune Boris, l'éclatement du génie est ajourné. Il faut survivre. Il est « *requis* » par les Allemands pour construire les murs destinés à empêcher le débarquement des Alliés à Toulon. A la Libération, il est aux côtés des résistants marseillais. Il écrit dans le journal communiste *Rouge Midi*. Les Schreiber sont naturalisés français en 1947.

Cinquante ans après, Boris Schreiber n'en a pas fini avec son passé. « *Dans ce livre, déclare-t-il, j'ai essayé de me mettre au net avec ma vie. Je l'ai attaquée de manière directe.* » « *Un jour, avait-il écrit, je règlerai mes comptes. Mais avec qui ? Ceux qui me tuent, ceux qui m'ignorent ? Comment faire la différence ?* » Le prix Renaudot sonne comme une revanche pour cet auteur injustement oublié.